

TOUSSAINT MEDINE SHANGÔ

ARCHIPEL DE MEMOIRE

En 2002, Toussaint Toussaint Médine Shangô décide non de s'atteler à une œuvre de longue haleine, comme il l'a fait souvent, mais de laisser chaque jour venir à lui une émotion à exprimer : le présent recueil regroupe donc les poèmes de factures prosodiques variées, qu'il a composés durant cette année.

Nous pouvons ainsi parcourir avec lui un chemin éclaté entre des sujets fort différents : évènement affreux comme la destruction terroriste des deux tours, ou plein d'espoir de paix en Palestine, ou encore de remémorations du Maroc - soit de Meknès, soit du Grand Sud -, ou des poèmes amoureux, ou des réflexions sur la foi juive, ou encore des souvenirs du village de Corticchiato, en Corse, etc. ...Et suivre ainsi ce qui fait sa vie.

La mémoire ici laisse ressurgir des souvenirs directs ou des émotions fortes, et ces notations diverses justifient bien le titre du recueil.

Pierre Poublan

I

Jumelles, sur l'azur elles fument debout,
Annelées de fournaise noire,
Cernées de rougeoyants remous,
Occultées d'une sombre gloire :
Tout l'humain en stupeur muette se résout.

Sans appel, comme sombrent,
Verticales, deux proues, les hublots embrasés,
S'abandonnent les tours, grondements et décombres :
Leur colossal affaissement où gît la cendre inapaisée
De ceux qui furent, dans leurs cris de chair, des flammes, puis des ombres.

Visages miens des inconnus dont me prive le meurtrier
Fier de nous fulgurer à plaisir sa justice !
Faces baignées d'un infini que le brasier
Evapore : nulle buée ne demeure ici ; nul indice
N'affirme leur destin lugubre et singulier.

D'autres – sans oubli mon regard – viennent profiler aux fenêtres
Leur angoisse en surplomb, s'élançant d'un rebord
Ultime : le feu leur flairant déjà l'échine, ils ont peut-être
Choisi, serrés par l'épouvante, une autre mort...
Sans fin mon souvenir les entend disparaître.

Un avion dévoyé, plus tard son complice, ajustent l'orgueil
Tranquille et sûr des gratte-ciel qu'ils éperonnent :
Le monde écoute, blême, interdit, sur le seuil
Du vertige, s'annihiler, dans les spasmes, mille personnes
A même Manhattan, haut lieu de notre deuil...

Nous avons, soucieux du pouvoir mercantile
Où, meneur d'un Progrès fatal, l'Occident se juge majeur,
Négligé l'indigent, l'amer qui, parmi la haine s'exile
Et se déprave à ne rêver que de terreur
Automate, régie par un songe fossile.

Quant à l'homicide fardé sous un pur Islâm, odieux
Au Magnanime détenteur de la vengeance,
Il mourra seul, sans bruit, le souffle hoqueteux,
Suffoqué de silence,
La bouche torve, emplie de l'absence de Dieu.

*

Bon-Encontre
03/01/2002

II

Sous un vieil orme, nonchaloir
De nuque et d'épaules suaves,
Elle se dévêt, sauf l'entrave
Ultime, nimbée par le soir.

J'effleure le faste et l'offrande
De son buste aux cimes grisées
Sous la mouvance du baiser...
Nuit qu'une aile hâtive scande !

Elle s'abandonne, flattés
Sous la chevelure l'échine,
Puis les dômes que j'effémine
Vers une intime vénusté.

Elle cède leur plénitude
Souple vers le galbe secret
D'une touffe : nacre pourprée,
L'amande où ma paume prélude...

Je la surplombe sous l'orgueil
D'une écarlate convoitise :
L'âpre imminence de l'emprise
Hésite, enivrée, sur le seuil.

Je glisse, maître de ses lombes,
Vers le pli des versants charnus :
Sous le mufle que j'insinue
Un accueil farouche succombe.

Une proue dans l'écart froissé
De ses coupoles se prononce ;
Un orbe séduit se défronce
Vers l'anneau profond, transgressé.

Un sceptre lisse vers le spasme
Les nymphes hantées à loisir :
Le plaisir se rue au plaisir,
Jouir violent, crue d'orgasme...

*

III

Zerhoun

Cyprès sur la colline où les tombes se fanent...
Les morts, parfois sommés d'une pâle effigie,
Longent le pèlerin muet de nostalgie,
Dans le silence où des paons bleus, d'ambre ocellés, font leur pavane...

Mon regard, sous l'azur armorié de noirs milans,
S'offre aux défunts, pieuse obole ;
Certains me figent, reconnus... et leurs paroles
Rouvrent en moi ce lycée proche où nous allions d'un même élan.

Passés les oiseaux péremptaires
Qui me livrent leur cri soudain aigre et discord,
Loin des stèles penchées sous des ronciers retors,
Je m'investis d'un ciel abrupt à l'extrême d'un promontoire...

La brume du Zerhoun éloigne son linceul ;
Sur les chemins, le jour exalte en fine gloire la poussière ;
Et les sommets se filigranent de lumière
Où s'oriente la mémoire vers le Seul.

*

Bon-Encontre
Janvier 2002

IV

En moi la mer, fureur obsessive cabrant
Sur les hauts-fonds ses tourbillons d'obsidienne,
Chaos d'écume sous les nues larvées d'éclairs
Où fermente l'orage : ici nulle envergure
Ne donne signe sur le miroir révolté.

En moi la mer, impétueuse mais plus ample
Vers un grand calme atténuée :
Le ciel ondule sur la houle
Un azur aux plis de turquoise où l'ombre svelte d'un oiseau
Essaïme, il semble, son présage.

En moi la mer : imperceptible au fil d'un nocturne respir ;
L'harmonie plurielle, éparses des étoiles
Aux alentours du Magnanime ordonnancées,
D'une bonté mystérieuse
Se moire à même l'embellie.

En moi, transparence immobile,
Paisible en ses grands fonds, toujours
La mer promise au Jour où la Présence
Contemplée frémit, joyeuse, d'accueillir
Au bord d'une Ile de cristal l'âme sans ombre.

*

Bon-Encontre
11/01/2002

V

La nuit, sur l'horizon veiné d'aigue-marine,
Quand la brise est mystérieux respir dans les micocouliers,
S'éloigne et restitue les signes familiers
Au souvenir de l'âme pérégrine.

Sous l'aurore, la plaine estompée d'un semblant
De splendeur unanime est brouillard de lumière :
Les miroirs dans l'oubli des choses coutumières
Au voyageur confus découvrent leurs yeux blancs...

Mon souhait sous l'azur ? Qu'un visage paisible
Des verbeux carrefours s'élève, épiphanie
Silencieuse, et m'ouvre en un vierge infini,
Le sourire de l'Indicible.

Labeurs sourds, triviaux que l'offrande meurtrie,
Le cri profond de l'amoureuse transfigurent...
Entravés le jour à servir nos idoles d'orgueil flétries,
Irréfléchis quand l'ombre essaime ses augures

Le soir, nous cheminons, rêvant de la patrie.

*

Bon-Encontre
23/01/2002

VI

Quand le mystère en Ma présence, comme brume
S'efface, irisant l'infini,
Quand Ma juste bonté rassemblant toutes choses
Comme une avalanche inversée vers les hauts de l'Ultime part,
L'homme dans un remous d'allégresse suffoque
Sous l'excès de l'azur,
S'apaise, transparence
Par Ma sérénité magnanime éblouie.

Tendre, Je l'envisage,
Alors que d'astres neufs se nimbe l'univers :
Parmi les frondaisons tremblant sur les eaux vives
Rédimé de l'exil, d'une fougue de faon
Gracile, gauche encore,
Il enjoue le grand parc à loisir effleuré
Par la brise des Anges.
L'Immense, l'Immobile enveloppe, douceur
Offerte à l'Orient moiré tel une conque,
Le royaume où s'ébat sans ombre l'accompli.
Courroux, mansuétude
Regagnent les grands fonds
Jaloux de Ma mémoire.
A même le parfait
Debout dans l'origine,
Imbu de Mon regard
Simple, Je Me contemple.

Pérenne l'aujourd'hui baigné de Mon éclat !
Tout des monceaux de millénaires
Hier fouillés par l'homme à crête cramoisie,
Se transfigure... Ne demeure
Rien de la mort hormis le souvenir
De l'effroi qu'elle fut : infime filigrane
Dans le Plérome intérieur
Illuminé par Mon sourire...

*

Bon-Encontre
01/02/2002

VII

Porte el – Mansour

Ombre où se dissimule un arc outrepassé,
La porte aux fins réseaux veille, marmoréenne,
L'enfance, la sereine,
Ivre de suivre une toupie sonore aux orbes vernissés.

Très haut, sur les remparts, millénaires d'argile
Où les créneaux s'irisent de ramiers,
Souverain, l'épervier
Interroge l'espace en un vol immobile...

Où fut le taciturne au masque de seigneur,
La voix plus sourde sur le seuil des confidences,
Scintille désormais un glacis de silence :
Un souffle passe avec l'effluve d'un ailleurs...

Où le mendiant qui, parfois, m'apostrophait de sa faconde ?
Une nuit – délaissée l'amarre de son corps –
L'âme docile au reflux de la mort,
Il a franchi cette passe que nul ne sonde...

Tout à coup, sous l'ampleur massive, immaculée
D'un nuage, le jour magnanime où la fange
Frôlée se transfigure, en pénombre se change :
Ah ! toute chose hors le Splendide exilée ! ...

... De nouveau, sous le dôme, à loisir, tout demeure :
Le jouet, le rapace en miroir sur l'azur.
Affable, l'Ange de jadis, comme exhalé d'un porche obscur,
Escorte mon retour au fil d'une même heure.

*

Bon-Encontre
12/02/2002

VIII

Alors je fus l'écoute à même l'infini,
Sous le dôme de nacre et d'opale où s'accuse
Le soleil comme un sceau.

L'aurore investissait la clairière tranquille
De l'âme au val des oliviers tel un miroir
Profond, « lumière sur lumière ».

Puis l'Orient se fit grand jour
Vers l'alliance avec l'épars des choses moirées de leurs signes
Sous des créneaux psalmodiant très loin l'azur.

Ai-je, élargi par l'effluve d'une Présence,
Eprouvé le Respir miséricordieux
Quand l'âme est souffle en consonance avec le Souffle ?

Midi, l'obscur sans nom, moment d'éternité,
S'immobilise, et la pensée sans ombre cille,
Paupière de sang diaphane au brasier bleu et or de l'Un.

Un essaim blanc d'initiales
Fulgure et s'effuse en secret
Sur le regard intérieur clos de nuit pourpre.

Hors les stries des roseaux partir pour le futur
De l'origine, exode pur sous l'Invisible,
L'Intime, comme au temps migrateur d'Abraham.

*

Bon-Encontre
20/02/2002

Aube

Le silence – gazelle
 Sur le qui-vive – à pas feutrés s'enfuit,
 Alors qu'un ustensile tinte,
 Comme assoupi, sur un patio que l'aube gemme de rosée.

Les créneaux se prolongent
 D'ombres démesurées vers la porte el – Mansour :
 Loin du seuil, en un pli lourd de remugle, assise,
 Sans visage, la nuit...

La première calèche,
 Litanie de grelots,
 Scintille : leur écho s'annule sous les arches
 D'azur pâle comblées.

La fontaine que frôle
 Un oiseau hasardeux
 Alourdit ses rémiges
 D'un présent de fraîcheur.

Sans trêve, d'incisifs martinets aux vols bistres
 Tissent de frénésie
 L'azur lavé de rose
 Tendu sur les remparts...

Le privilège – où je m'étire – d'être au monde !
 En un lieu-talisman pénombé de hauts murs,
 Où l'éveil des œillets s'effrange, qui m'effuse
 Le parfum d'un secret, dans l'intime, à loisir ?

S'entrouvrent le jasmin comme vierge suave
 Et la rose empourprée encore au souvenir
 Du rossignol quand il module
 Au cœur des frondaisons, lunaire nostalgie...

L'éclatante croisée, tel un isthme où s'ajoure
 Une grille ténue,
 Laisse au plafond blanchi d'une chaux virginale
 Les choses réfléchir leurs galbes renversés.

X

Ma chambre nue dilate
Un sanctuaire irradié de purs zelliges bleu et or ;
Céruleenne et gris cendré, la tourterelle des murailles
Soupire une tendre oraison...

Rais de saphir, ocelles de topaze !
L'apparence baignée jusqu'au vif de splendeur
Vire à la transparence où l'âme en elle-même,
Enfin pacifiée, désocculte l'Obscur...

Pour le témoin, les murs s'éblouissent d'aurore
Comme un paon déployé s'éprouve somptueux :
A même leurs miroirs flammés tout m'est présence
Où s'illumine un seul Regard.

*

Bon-Encontre
20/02/2002

Pour les enfants de Palestine
 Qui ne prendront jamais l'essor,
 Le jour se penche sur les ruines,
 La nuit s'incline sur les morts.

Ils jettent leur défi fragile
 Aux soldats casqués de mépris,
 Ferrés de croyances fossiles,
 Sous l'œil ténébreux des fusils.

Leur cause est noblesse d'offrande
 Où leurs aînés montent mourir :
 Leurs noms se dorent de légende
 Sous le linceul vert des martyrs.

Alentour des chars qui profanent
 La patrie, l'enfance, ils tournoient :
 La pierre à leur poing diaphane
 Affirme éperdument le Droit.

Ils sont, dans un geste anonyme,
 Tombés hors témoins, hors miroirs ;
 Seul encor leur murmure ultime
 Erre dans les souffles du soir.

Je me souviens de leurs paupières
 Dans le pays qui fut spolié
 De son visage millénaire,
 Blanches comme fleurs d'amandier.

Ils ont connu le rêve calme,
 Sous la colombe au tendre appel,
 D'une danse ombragée de palmes
 Avec les enfants d'Israël,

Rêvé, sous un ciel sans missiles,
 Que les haines de l'insurgé,
 Du vainqueur injuste s'exilent
 Des collines à partager ;

XII

Ils ont, dans l'accalmie furtive
De leurs yeux de songe étoilés,
Rencontré l'espérance juive
Des enfants neufs de Galilée :

Leurs frères – douceur de corolle
Fut leur sourire – consumés
Devant les marches de l'école
Par une bombe un jour de mai,

Leurs jumeaux dont la face d'ombre
Epaissie longtemps par le deuil
Ouvre au futur, sur les décombres
Oubliés, l'arche de l'accueil...

Puisse, un jour, semences profondes
Empourprées par le sang d'Abel,
La paix sur les larmes du monde
S'iriser comme un arc-en-ciel !

*

Bon-Encontre
15/03/2002

XIII

Le milan, d'un azur solaire
Nimbé, surplombe les remparts,
Les dômes, veille circulaire :
Toute chose en un seul regard...

Sur la ville où les ombres tremblent,
Striées de ciel par les roseaux,
Le souvenir plane et rassemble
Ces jours qui furent nos joyaux.

Feux de la mémoire amoureuse,
Parmi les ormes des amants
Et les venelles somptueuses
Tes yeux demeurent, talismans.

*

Bon-Encontre
24/03/2002

XIV

Foison calme, du Cygne à la Vierge essaimée...
Les miroirs des jardins voilés d'ombre s'éludent ;
Sur l'âme au fin loisir le silence prélude ;
Le firmament est une ombelle où j'aspire, les yeux fermés,
L'odeur de la Mansuétude.

Nulle brise au jet d'eau ne dérobe un embrun
Dans l'obscur offusquant les splendeurs, les vestiges ;
Mutisme révérenciel, la tourterelle ne s'afflige ;
La rose avec l'iris diffèrent leurs parfums :
Si proche, sous le dôme où des larmes se figent,

Est Lui, comme un soupir... Un même souvenir,
De l'argile aux confins lourds de cendres stellaires,
En cercle vers le Seul murmure son rosaire...
Un Ange intime – sur la bouche un doigt posé – sous le Respir
Seigneurial, est le sourire du Mystère...

*

Bon-Encontre
24/03/2002

Ksar

Un ksar aux lignes de noblesse,
Près du fleuve reptile effleuré par l'oiseau,
Veille l'onde au fil des séguias, furtive et somptueuse hôtesse,
Sous l'allusif murmure des roseaux.

Un souffle daigne avec lenteur fréquenter les orges profondes :
L'essor des palmes infléchies sur de hauts fûts
Moire de larges ondes
Leur semblance de vasque aux frissons de bijoux profus.

Ce jardin clair-obscur longe d'ambre et de jade
Un lieu de morts sans nom sous leur stèle ébauchée ;
Bleu sombre, une femme à longs plis, vers l'affût rêveur du nomade
Glisse comme une amphore, à peine déhanchée...

Ce pays de silice où je fus l'instant même,
Dissipés les remords, superflus les desseins,
Quand la dune s'offre, à l'extrême,
Courbe vive de sabre, opulence de sein...

L'ombre, sur le désert estompé, sans augures,
Des franges de sa robe efface le fortuit.
Le dôme se ponctue de feux comme une épure
Au gré du Maître de la nuit.

*

XVI

Auprès des saules, des roseaux, tourne ô mémoire étincelante
Comme la grande roue lovée dans le jardin de Bou Jeloud,
Magnificence monotone
Ravivée d'un survol de pigeons bleuissants...
Les souvenirs montent, saisis dans les remous d'une onde obscure,
Sous la sveltesse immarcescible des cyprès,
Puis, vers de frissonnants miroirs sous les feuillages
Qui pétillent d'oiseaux, se perdent, font retour
Au fleuve originel longé de murs aveugles
Que voile un lait de chaux
D'un silence absolu, laissent l'immense conque
Liserée de remparts
De la Ville soumise
A l'onduleux sous l'immobile, à l'immuable sous le flux,
A l'heure de grand charme
Quand les femmes nacrées,
Les yeux profonds sous le koheul du crépuscule,
Daignent sur les patios
Mouillés paraître, dans une ombre
Alanguie de jasmins
Où se montre l'intime...

Chante ô mémoire accompagnée de frondaisons
Que frôle un souffle lent comme un plectre limpide,
Pareille et non la même à l'infini... J'entends,
Proche de lourds vantaux disjoints sur une salle
Aux vasques désertées, alors que la douceur
Cendrée de nostalgie d'une tourterelle module,
Sans cesse fuir et demeurer
Au lointain fastueux ce qui fut le royaume
D'enfance, inamissible et vaine Andalousie...

*

Bon-Encontre
Avril 2002

XVII

Samuel I, XVII, 47 : Ce n'est point par l'épée ni par la lance que le Seigneur sauve...

Pour Lionel Corticchiato

Décombres de Jénine,
Triomphe des blindés fulgurant le Dénî,
Echo lugubre, sourd, haineux de Dir Yassine :
Le géant harnaché de ses crimes hennit.

Nul rabbin ne vous blâme,
Vestiges de Sion, d'essaimer la tuerie
Au risque d'être – l'injustice entée sur l'âme –
Sous les purs tefillin mufles de barbarie ?

Avril que défigure
Une poupée broyée dans l'ornière des chars...
Vers un ciel froid que des chasseurs subits raturent
Les arbres mutilés font des gestes hagards.

Nul prophète n'intime
Au peuple, pour l'épreuve et pour servir élu,
De ne plus décimer un peuple où les victimes
De leurs torsos défient les canons révolus ?

Sephardim, Ashkenazes,
Veilleurs du Nom, de jeunes femmes dans leur mort
Et la vôtre au pluriel se jettent, kamikazes :
Funestes, résolues, sans hâte, sans remords.

Présages de Jénine...
Le berger, en lui-même exilé, rôde au seuil
Du colosse obscurci de morgue philistine,
Qui ne songe à la fronde au plus haut de l'orgueil.

*

Bon-Encontre
16/04/2002

XVIII

Femme douce qui ne simule
La décence, à loisir galbée
Sous l'orme où vient le crépuscule
D'un parfum de mer la nimber...

Sur ma paume une péninsule,
Je caresse à la dérobée
Les versants qui me dissimulent
Dans leur ombre une tendre baie.

Pressée la touffe hors le tulle,
Le majeur glisse : l'offre brûle
Au fil des nymphes succombées !

Je les franchis d'une enjambée ;
Les hanches s'arquent, surplombées ;
Heureuse, une plainte module...

*

Bon-Encontre
24/05/2002

XIX

A genoux, chevelure
Vers l'humus épanchée,
La svelte me murmure
Son offre déhanchée.

Flattée vers l'évasure,
La coupole fourchée
M'ouvre une commissure
Qui cède, effarouchée.

Sous l'intime fourrure,
Vers l'amande approchée,
Ivre de chevauchée,

Je gagne à ma luxure
L'ombre où se transfigure
L'âme de cris jonchée.

*

Bon-Encontre
20/06/2002

Maror

Tu te souviens, Chlômôh, vieil homme à la lisière
Du non désir ?

– Alors, Lieu pur

De l'Indicible, Mur sans âge,
Terre d'en haut, Jérusalem fut le lointain
De la patrie où nous vécûmes...

– Tu te confies, homme échoué dans un faubourg
Délabré de mépris, à ta sombre mémoire
Qui s'obstine, assiégée de taudis ombrageux.

– Alors... Ces jours vers le Chabbat ensemble lumière et délice,
Quand l'homme observe l'Un selon le souvenir
Et Le louange au gré d'un verre de joie pourpre...
Ce crépuscule où plane un monde sans rigueur,
Où, bleutées de mansuétude,
Les tourterelles font retour à la pénombre du mellah...

Alors, souffle paisible,
L'odeur d'une musique andalouse mêlée
Aux hymnes que les Anges hument...

J'écoute – morne, obscur, sans orient parmi
La rigueur d'un Séjour aux frontières de ronces,
Retentir le chôfâr du repentir hier
Gémi sous les créneaux des heures maghrébines...

Alors, dans un réseau bistre de hauts couloirs
Longés par des senteurs de rose et de remugle,
La Nuit, d'un châle bleu profond
Enveloppée, parcourt son féminin royaume...
La terrasse est fraîcheur... Ajournés les périls
Indistincts, monte l'âme
Elargie du sommeil ambigu révéler
Le dôme à splendeur noire où des signes suggèrent
A la sagesse émerveillée l'abîme de l'Antérieur...

Puis l'office du soir : dans le vrai de moi-même,
Incliné sous la Loi,
J'embellis la Présence, auprès d'une veilleuse...

... L'aube encore chatoie de pigeons rengorgés
Sur les remparts... Je m'investis du sanctuaire où se consume
Une lueur perpétuée, sous l'influx d'un Orbe immortel,
Filigrané de Plénitudes
Singulières fondues à même le Plénier
Dans le cristal étincelant de sa Couronne...

Et je me lie au Longanime...

D'humble éveil

Comme baigné sous le Vouloir qui s'effuse en miséricorde,
Je ne m'exhausse, enorgueilli de mes clartés :

Vol immobile d'épervier sous l'Immuable,
 Je suis toujours regard affectueux
 Sur les chétifs fléchis par leurs souffrances...

Le crépuscule à toute chose me soustrait...
 Ce dôme sombre liseré d'un horizon de braise mauve...
 Moment d'infinitude au joyau transparent
 De l'âme... Et la Beauté chuchotée ouvre le Royaume
 Où diffèrent les neuf Profondeurs confondues...

... Alors, quand le matin juvénile subjugué,
 Dilate à pas légers
 Les rues et leurs chicanes
 D'ombre oblique masquées, je pressens le bonheur,
 Au jeu des frondaisons que la brise ébouriffe,
 Dans un nid duveteux comme un œuf vert et or,
 Sous les murailles à loisir rassérénées sur fond de crainte...

Venelle que rehausse une ogive d'azur...
 Tout est mobile de louange :
 Un vieux mur s'estompe de chaux ;
 Une fillette réfléchit sur la fontaine
 Sa robe rose que déhanche un seau massif :
 Un oiseau sur l'onde hasarde
 Un vol éparpillant des perles de soleil...
 Ce porche calme se parfume
 D'une femme lis et jasmin ;
 Sur la ruelle, cette échoppe avance, exhibe
 Ses verres peints, ses cuivres moirés de lueurs...
 Sous une voûte, il se fonce une impasse
 Comme bitume de Judée... Les choses fluent
 Nonchalamment du composite
 A la semblance. L'Elusif,
 Qui transparait sous l'épiphane,
 S'y dissimule, somptueux. Tout ébloui
 D'un vaste assentiment, j'élève mes deux paumes,
 Vierges des pleurs d'hier... La coupole du ciel
 Est bonté sans énigme...
 Me voici dans le fil de l'heure et parmi l'immémorial
 Où me caresse la Présence...

Ruelles rabougries... Hors leurs effluves sourds
 L'homme chemine avec son ombre...

XXII

Pause dans le calme des morts...
Au bord de mes tombes, j'écoute :
Loin des cendres, vers leur futur
Nébuleux des âmes se glissent ;
Enveloppes tissées des vents de l'Univers,
Les justes soutiennent, voilés de cils, une Face de foudre.
Les autres cheminent, pécheurs,
Le front havi d'une brève géhenne,
S'efforcent de migrer dans le vif d'une chair
Où résoudre leurs fautes,
Sous un ciel lourd de suie, avilis, séparés :
Devant leurs pas le Redoutable se retire...

Mes bien-aimés, j'ai souvenir de vous sous le mémorial
Des tefillines... Ma tendresse
Affligée, vers les plis sans échos des lointains,
Hèle votre errance à l'aveugle...
Je me remémore, embué,
Vos soirs sous les remparts drapés de vastes ombres,
Quand la Torah, l'Initiale avant l'Abîme, en renouveau
S'approfondit, feu noir sur le feu blanc de l'âme...

*

J'écoute, à l'abandon...
Replié dans l'échec, le ghetto, de hargneuse
Misère, se hérissé aux lisières du Lieu
Où fut par Abraham sanglée l'Offrande vive.

Patriarche édenté pour mes fils sans regard,
Je recommence en moi, près d'un seuil de mesure,
Ces mots comme un bourdon, sous un ciel de fer blanc :
« Sion, sur ta colline, au Cœur selon le Rêve,

Nous nous sommes, vers l'Aube et son Aleph, rejoints
Au mur du Souvenir comme de l'Observance,
De nos pleurs célébrant sous une arche d'azur
La terre hiérophane et le haut d'une histoire

Nôtre hors le carcan grégaire de l'exil ;
Nous avons – arrachés aux deltas millénaires –
Rebroussé le Destin, délaissant nos limons
D'inquiétude pour les friches du Royaume.

Vers la montagne de la myrrhe et la colline de l'encens,
Vers la Promesse inoubliée, assise à l'ombre
De l'Infini – la Fiancée, dans l'apparat de ses velours,
Les joyaux de ses yeux sous les cils du mystère –

XXIII

Nous nous sommes, les reins chargés de prophétie,
Hâtés vers l'origine,
Résolus au futur si longtemps différé,
Au matriciel idiome où le grand Nom se dissimule.

Nous avons dans l'ahan de la joie dépierré
L'espace où de vieux noms de légende balisent
Nos siècles : Meguiddo, Ein Guedi, Beer-Sheva,
Comme stèles nimbées de brume en nos mémoires.

Affranchis des craintifs louvoiements dans l'épars,
L'incertain, nous voici : rescapés à demeure
Sur nos prises bornées par l'orgueil d'être élu,
Et fixés dans nos fonds à lenteur de racines.

Sans partage la terre où le soc subvertit
L'inculte ! ... Le soleil sur l'arche de l'Immense
Rappelle, mezouza, l'Unique... Puis, le soir,
Nous prions dans une ombre où des signes s'ajourent.

Des saisons du qui-vive aux répit suspendus
Nous fûmes, sous nos murs, des fanaux pour nous-mêmes,
Embellis d'un séjour de rabbin voyageur :
Désormais, vers le monde, exemplaires nos phares ! ...

Leurres funestes ! Nous avons, pour une proie
D'ici-bas, renié notre humble vastitude
Poreuse à l'autre, sûrs du bon droit de ravir
Une terre vacante où paissaient des fantômes.

Nous nous sommes – le soc s'ouvrant, sous le fusil,
Une capture affirmée légitime –
Mutilés de l'universel
Immobile sous l'Immuable.

L'âme faussée par l'utopie,
Nous tenons, Juifs de l'arbitraire,
Sous le guet, la raideur de canons ombrageux,
Nos confins à chicane où les proscrits pullulent...

Nous avons, tel Moïse indemne entre les eaux
Abruptes du miracle,
Traversé, vers le miel de la manne, l'exil,
Et contraint de jaillir hors sa gangue la source.

Nous avons, par-delà l'enclos de l'éternel,
En proie au devenir, occupants de l'aride
Fondés sur le sillon, prétendu ce dessein :
Accomplir ici-bas chaque jour comme un temple...

XXIV

Mais les chars prolongeant nos bornes récusées
Par un peuple victime !
Sous leur présomptueuse emphase, ils broient le sentier du Messie
Vers le monde à venir révélant ses vestiges.

Mais ces rabbins sombres du haut de leurs certitudes hurlées
Nous intimant d'effacer la mémoire
D'Amalec dont le nombre est péril parmi nous,
D'applaudir l'armée sainte épurant notre espace !

Mais ces banlieues pour Sephardim où notre essor
Vers la délivrance s'effondre
Dans un refuge empuanti
De misère et larvé de crimes ! ...

Moi qu'un jour l'espérance avait pris par la main
Hors la maison de servitude, avec un sourire d'aïeule,
Suis-je donc pour l'Hébreu qui dépouille le Juif
Un obscène fossile ?

Je me vois, hors le Souffle, aux abords poussiéreux
Des bâtisses, tandis qu'une poule interroge
L'ordure au cours d'un étonnement saccadé,
Comme un texte au rebut que rongent des lacunes.

Heurtant l'impasse du ghetto
D'un regard au vol mou, je considère, à perte
D'âme, sous un ciel froid parafé de fumée,
L'horizon illisible.

En moi je vous écoute, héritiers de Caïn
Qui laissez sous vos bombes
S'évanouir la pierre et le poing d'un refus
Légitime, aggravant la Brisure des Vases...

... A la colline où les défunts
Dans leur terre natale éprouvent notre absence,
A la pierre vieillie où s'effrite leur nom,
Je songe comme une veilleuse qui vacille.

Loin de vous, les reclus dans les plis du linceul,
Sous la muraille alourdissant vos solitudes
Où nul pas, hors celui d'un ramier, ne gémit,
Ma mémoire murmure en détresse des psaumes.

Vos yeux, d'ombre comblés, qu'à présent je ne puis
Rafraîchir de visites, savent,
Après l'exil franchi de force, que l'issue
Vers la Mère s'est dévoyée dans la puissance et l'injustice.

Que suis-je en ce mutisme à l'écart où se meurt
Un terroir millénaire (obscur
Sa langue pour mes fils), où s'éteint le passé
Sous mes paupières de vieillard atone, dépouillé de larmes ?

**

Bon-Encontre
22/06/2002

Aux veilleurs

L'ombre et le feu strient sous les claies l'oriental
Royaume d'une enfance irriguée de venelles :
Ici, dans sa lumière immuable et nouvelle,
Se berce toute chose aux rives du natal.

Sur les réseaux l'azur magnanime ruisselle
Et brûle ! Oisif parmi le benjoin, le santal,
L'effluve d'une viande exsangue sur l'étal,
Je suis le fil d'un clair-obscur jonché d'ocelles.

Tout s'épanche à loisir, mystère parfumé,
Signes fugaces – pour vos mémoires nommés –
De ce monde confus que le verbe élucide,

Et tout demeure, sous les cils du Bien-Aimé,
Au cœur de l'apparent que vient désembrumer
Le poème nouveau tel une aube candide.

*

Bon-Encontre
13/07/2002

XXVII

Sur un haut-fond l'océan, le fleuve essoufflé
En remous d'argile s'affrontent...
Tout se défait selon le trouble et s'inachève
Vers le retour... Quand le repos ?

Quand, laissés le fracas au jeu des sombres houles,
La rafale offusquant le lointain sous l'embrun,
Et l'affût des récifs, sera l'ultime seuil
Franchi vers un lagon de calme, de silence ?

Quand, surgi de l'écume au hasard des brisants,
Viendra l'esquif vierge de servitudes
Mourir sur le miroir où l'Unique appareille
Le sourire de l'onde au regard de l'azur ?

Quand, parmi le limpide où semblent des nautilus
Mouvoir leurs merveilles flammées,
Se poseront la chair et l'âme en leur acmé
Diaphane sur l'embellie de l'Immobile ?

*

Bon-Encontre
14/07/2002

XXVIII

L'aurore, flux d'une éternelle transhumance,
Alterne sur le ksar des créneaux de rougeur.
Un fleuve mince vêt le loisir du nageur.
Un erg massif offre ses galbes de silence.

Sur la dune à longs plis – virginale opulence,
Ombre allusive – il fuit, sous l'affût du songeur,
Des glyphes purs de scarabée ou de rongeur
Aux yeux de moire : initiales de l'Immense...

J'ordonne l'apparent d'un regard louangeur :
Plénitude azurée permise au voyageur
Avant midi, rapace ivre de véhémence.

Elancée vers le dôme, en son orbe majeur,
L'âme sait, hors l'épars affligé de mouvance,
L'Intime, le profond respir de Sa clémence.

*

Bon-Encontre
28.07.02

XXIX

Quand la lisière entre le sable
Hors scories, vierge au gré du vent, et tout ce bruit
De la présence infatuée à face d'homme,

Est laissée, vers le soir, pour une ample accalmie
Soyeuse au fil des courbures dunaires,
Des évasements sans rumeurs,

Quand la nuit d'un grand geste offusque toutes choses
De son manteau d'immensité,
Les confond sous l'essor de sa mansuétude,

Favorisant les premiers feux
Du ksar rouge sombre et l'énigme
Des astres pérégrins qui ne disent leur nom,

Quand la mémoire apaisée, que déserte
Le troupeau du désir fréquent, se restitue
A l'infini, pure hormis l'infime cendre

Abandonnée par les remous,
Seule sauf les regards scintillants des gerbilles,
Fugitifs commensaux,

Alors écoute sourdre
– Muette scansion par le cœur discernée –
Sur le royaume minéral de l'immobile

Les tambours de l'intemporel.

*

XXX

Sous les claies de roseaux ruisselle
L'azur de juin : sans le savoir,
Je suis ton subtil nonchaloir,
Orientale des venelles...

Sous mon regard, d'ambre ocellée
Parmi l'obscur du labyrinthe
Où l'aveugle traîne sa plainte,
Elle danse, dissimulée...

Au demi-jour de la mémoire,
Demeure, joyau parfumé,
Ce profil de la bien-aimée
Quand le Maghreb d'ombres le moire...

*

Bon-Encontre
03/08/2002

Quand s'estompe le bruit grégaire où se distrait
L'homme hors sa présence,
Et s'achèvent les jours dans le songe en retrait,
Dans la chair à distance,

Quand, la nuque assouplie, nous laissons le refus
(Que l'orgueil invétère)
D'écouter le murmure où le monde confus
Balbutie son mystère,

Quand nous licencions le divers et l'épars
Perclus de finitude,
Pour le ciel immobile où deviennent regards
L'abîme et l'altitude,

Quand nous ne sommes plus – délivrés de l'obscur
Où nos pupes s'agrègent –
Qu'un jaillir migrateur vers une arche d'azur
Ouvrant son privilège,

Quand, désertés le flou, l'erreur, l'ignominie,
Nous frôlons, nostalgiques,
Cette gloire où, nimbé de son épiphanie,
Nous espère l'Unique,

Alors vienne – l'énigme et l'exil révolus,
Transparence le dôme –
L'âme, loin des miroirs, s'ajourer d'absolu
Dans l'éclat du Royaume !

*

Hors entraves

En souvenir de Claire Laffay

Lenteur et serein devenir,
 – Loin les eaux de fonte, les cluses –
 La Garonne sous les degrés
 Majestueux d'Agen s'éloigne,
 Ourle ses bords, ses frondaisons
 Lamées d'argent parmi les souffles,
 Vers l'estuaire aux îles nues
 Que les oiseaux du large épellent.

Un battement de fin voilier,
 Que double une ombre étale, vire
 Et reprend, paisible, à rebours,
 Le fleuve sous un dôme calme.
 Haut, sur les rives d'embellie
 Infuses, je plane, remonte,
 Unanime, aisance bercée,
 Le flux nombreux, hâtif, des choses.

Le plural s'allège en amont.
 Chevauchant ses lisières, l'onde
 Anxieuse d'être apaisée,
 Sous l'écume vaine s'élude.
 Je considère le grand val
 Où le glacier s'élonge et flaire
 Un gave étroit qui balbutie
 Sous le névé lourd de silence...

Je respire, magnifié
 Dans l'intime, l'odeur de l'être,
 Saluant la Vallée du Lys,
 Vers l'ouest, et l'enclave où repose
 Celle qui, baignée d'infini,
 Fut, joyeuse par gratitude,
 L'hôte éblouie sur les sommets
 Louant la splendeur indivise.

*

Bon-Encontre
 14/08/2002

XXXIII

Lèvres de l'aimée que je loue,
Nuque sous ma ferveur dispose,
Et ce galbe où ma paume joue
A durcir une cime rose...

L'aine que longe le baiser
Avoue une frange allusive,
Me hausse un accueil évasé,
M'ouvre le corail d'une ogive...

Le désir comme un grand flambé
Sous la touffe s'immobilise :
De lente fougue surplombé
L'écart des nymphes que je grise...

*

Bon-Encontre
15/08/2002

Aube, senteurs parmi les souffles profilées...
Le pas du pèlerin repeuple les ruelles,
Les impasses que nul heurtoir ne vient héler,
Vers les arbres muets, clos sur leurs tourterelles.

Un cafetier humble éventa, le geste gourde,
Son canoun malaisé qui s'enfume et grésille,
Pour un client hâtif, tout le sombre et le sourd
De son antre éveillé par un vol d'escarbilles.

La fontaine susurre une onde sans oiseaux ;
Une mosquée déserte abandonne un silence
Pur aux arcs ciselés d'infini ; les roseaux
Se maillent sous le jour oblique d'effulgences...

Le soleil au plus haut du versant de l'azur
S'immobilise ; et les pupilles se refusent
Au pouvoir de midi le bleu-pourpre, l'obscur
Essaimant les éclats d'une outrance profuse...

Si le monde s'ordonne en l'âme, son miroir
Profond, l'heure est confuse où l'Aveuglant culmine...
Les choses pressenties dans les ombres du soir
Au songe que le Simple effleure s'illuminent.

*

Bon-Encontre
26/08/2002

Encline à me gainer
D'une plainte écarlate,
L'amante me dilate
Ses lombes carénés.

Dans la chair ordonnée
A l'intrus qu'elle flatte,
L'âme vive se hâte
Au délice effréné.

Ivre dans sa posture
Aux offres géminées,
Une proie harponnée

S'ouvre, sous l'enfourchure
A grands heurts gouvernée,
Abîme qui murmure...

*

Bon-Encontre
27/08/2002

Permisse la venelle au pas du pérégrin...
 L'épervier de l'espace
 Dénude, souverain,
 La ville où les tombeaux, les dômes, les terrasses
 Longent les teinturiers aux cuves lie de vin...
 Et l'enfance est l'effluve échappé d'une impasse...

Sommé de coffres, tangué un âne appesanti
 Sous les arches qui tintent...
 Vaniteux cliquetis,
 Un notable au regard de superbe et de crainte
 Passe, comme empesé, sur sa mule, investi
 Par l'ennui de frôler paumes nues et plaintes...

La grande roue chante au jardin primordial
 L'aimée, son galbe insigne,
 L'amant seigneurial,
 Surpris dans leur amour fautif... Orbes des vignes,
 Cyprès obscurs, toute chose est mémorial
 Au cœur, sous la noblesse impassible des cygnes...

Un sanctuaire bleu paisible offre une cour
 Alternée de losanges.
 J'accomplis le retour,
 Pieds nus hors le divers, le tumulte, la fange.
 Les nefs s'éloignent vers une pénombre à jours :
 Des soupirs de lumière où s'effusent des Anges.

Des lustres ciselés m'entraînent – les plafonds
 D'ambre se damasquent –
 Sous des cintres profonds :
 Vers lui, le Souvenir intime, je chemine,
 Puis je m'oublie dans l'immobile où l'oraison
 Sous le nimbe : le Proche et l'Apôtre, s'incline.

S'allument les bijoux de l'Immense essaimés
 Sur le paon de l'aurore.
 Splendeur de l'Innommé :
 Vaines les lampes orfévrées des métaphores !
 Je respire le Seul, dans le Souffle abîmé ;
 L'Impair au fil de Ses miroirs me remémore.

*

Je dévêts de leur gaze
Deux cimes de rougeur :
Au gré du louangeur
Ce buste comme un vase...

Lombes nus hors emphase
Au toucher voltigeur
Offerts : sous le majeur
Une ombre qui s'embrase.

Sous le dôme du soir,
Au profond du vouloir,
En sa plainte qui jase,

Gainé de pourpre-noir
Je l'ouvre vers l'extase :
Ses yeux, sombres miroirs...

*

Bon-Encontre
19/09/2002

Sa robe nuptiale
Revêt mon souvenir...
La ville impériale
S'ouvrait sur l'avenir...

D'elle, ma juvénile
Prompte comme l'oiseau,
Secrète comme une île
Frangée de ses roseaux,

D'elle, neuve, profonde,
Au goût de fiancée
Par qui je touche au monde,
D'une âme sans passé,

D'elle, obscur sortilège,
Lumineuse magie,
M'offrant son privilège
Scellé, j'ai nostalgie...

*

Bon-Encontre
02/10/2002

Le voyage

L'enfant comme endormi, poreux à la merveille
 D'une ville gemmée, sertie de ses créneaux...
 L'aube mendie l'abord réticent des terrasses.
 Une rue onduleuse aux décombres de nuit
 Résonne d'un passant précoce. Le silence
 Est filé de rumeurs.

Gracile, une calèche
 Depuis la Porte aux entrelacs marmoréens
 Se fraie vers mon oreille indécise une approche
 De limpides grelots.
 Un marchant besogneux, maître d'une encoignure
 Vétuste à ciel ouvert
 Sous des oiseaux falqués, volubiles, m'épanche
 D'un geste cérémoniel
 L'odeur de la menthe qu'il mouille...

Je m'accorde au ciel pur modulé de remparts
 Où les colombes me susurrent,
 Encore ébouriffées, un ailleurs pressenti...
 La fontaine chuchote,
 Et l'aurore pépie aux cimes des mûriers :
 Favorable leur ombre au secret de la brise...

Je flane, salués l'ambigu, le distinct,
 Dans le jeu des venelles :
 Plaisir muet de retentir entre les murs
 Comme détroits marbrés de signes,
 D'ébranler d'une paume insolente le sourd
 Heurtoir d'une demeure aux vantaux lourds de bronze...

Cortège des relents,
 Bannières des arômes :
 Agréés le jasmin d'une fille drapée
 Dans sa nubile nonchalance et le fétide
 A la ronde affirmant les tanneurs somptueux ;
 Ma louange acquiesce à l'ordure soudaine,
 Aux entrailles bleu-vert
 Sous les mouches gourmandes,
 A plaisir magnifie les amandes brun mat
 Et les dattes vernies que fouillent les abeilles ;
 Je partage l'office attentif du vendeur

XL

Prélevant, délicat, sûr, les baies qui bourdonnent ;
Je frôle, avec le jour qui lustre les saillies
De tuiles, ces impasses
Où cillent des patios – l'innocence penchée
Des lis et la candeur orgueilleuse des roses –
Livrant leurs gynécées furtifs au pèlerin
De la beauté prémonitoire... Je m'honore
D'une visite aux menuisiers dans leur odeur,
(Leur masque de sciure fauve) ainsi qu'aux dinandiers – tumulte
Eblouissant, parfois cadencé – martelant
De forts chaudrons de cuivre rouge...

La mosquée majeure m'entrouvre un éveil de lampes feutrées.
Au-delà d'un auvent à paupière mi-close,
J'écoute, vers une échappée d'ogives, de voussoirs profus,
La profondeur d'un grand vaisseau qui se recueille :

Arabesque à foison, profils hors pesanteur
De piliers d'où s'élancent
Des arcades lobées
Sans fin réverbérant leurs sveltes plénitudes !

Une fraîcheur au front, subite (un souffle de l'originel ?),
Je contemple l'envol des arches
Immobiles vers un calme d'éternité.

*

Oisive et studieuse enfance : vestibule
Emallé d'or sur fond turquoise, dirigé
Vers le dôme glacé d'un azur translucide,
Vers le nocturne talisman
Irradié de lune ivoire...

En ma ville, nomade, à même la bonté
Fastueuse des choses,
Sous les minces roseaux, pour le sombre et l'éclat
Partageant le visible,
Vers l'orée d'un exil j'oblique à mon insu...

... Tout ce royaume où je me fie n'est-il qu'un trouble labyrinthe ?
Le juvénile au pas déconcerté
Présage une présence : un sortilège irise
Sous leurs cils de velours
Des yeux d'opale noire...

Ah ! j'appréhende, auprès d'une vasque, stupeur
 Béante, l'élancée virginale, indicible,
 Tel un rêve ondoyant qui se perd... Désormais,
 Brûlé de solitude,
 Le regard alentour heurte une opulence assombrie...

Je la recouvre, un jour de grâce, effleurant les fermoirs d'un livre
 Paré de cuir ; ce qui l'entoure est vassal de son charme pur...
 Elle s'éloigne, recueillie sans discerner la face d'ombre
 De l'interdit, vers le couchant, magnifiée
 D'un halo de topaze aux franges d'améthyste...

Un matin de fraîcheur à coupole d'azur,
 – Des sycomores se rengorgent sous la brise –
 Elle daigne m'entendre offrir à son écoute réservée
 Mon éloge des princes graves
 Du poème, alenti de silences confus...

Elle domine d'un maintien qui n'est point morgue
 Le dire de l'imberbe à grand-peine émergé ;
 Puis sa noblesse, aménité de haute race,
 L'incline à m'épancher une voix d'embellie
 Qui me subjugue et m'égare et m'apaise.

Elle m'approuve (je n'ai point de tout le vol
 De ses vocables inspirés mémoire hormis leur murmure
 D'ange suprême) : deux joyaux
 – Impérative leur douceur dans les paupières qui ne cillent –
 Me confondent, moirés des feux de l'absolu...

Près du jet d'eau, ferveur brisée, à rejaillir prompte, je guette :
 La vierge sans atours sauf un ondulement
 Soyeux ne vient bleuir le marbre de sa robe...
 Las, je m'obstine, à l'abandon tel une strophe inachevée ;
 Et les arbres muets me frôlent de samares.

Absence qui s'accroît, mutisme rembruni
 Toujours plus en novembre
 Quand les grues vers le sud – leurs triangles très haut
 Cendrés comme un ciel de Norvège –
 Font dans le cœur obscur le regret retentir...

Je me figure, sous l'érable où la tourterelle farouche
 Supplie, son approche sans l'espérer :
 De l'étales équinoxe au versant du solstice,
 Demeure en moi, striée de ciel, criblée de nuit,
 La nostalgie, pénombre ardente...

A même l'œillet, l'ancolie, se dérobe la disparue :
 La moindre courbe me dévoile
 Son galbe ; la splendeur – qui fut mienne – assourdie,
 Vers le souvenir réverbère
 L'Éveilleuse épiphane aux yeux transfigurés.

*

Nu, désert, sans recours... Amortis les fragrances,
 Les remugles humés aux détours de l'enfance...
 Seul l'intime parfum
 De celle qui n'a point nommé son origine
 M'assiege ; aux environs de moi se disséminent
 Mes vieux signes défunts.

La coupole n'est plus, ni l'azur, plénitude ;
 Jumeau de mes envols d'hier, l'oiseau m'élude.
 Ma louange, ingénue,
 Modelée sur le vaste et chatoyant sourire
 Du monde en sa pérenne aurore, se retire,
 Laisant les choses nues...

La séraphique m'énonçait : « L'âme est naïve
 Qui ne s'exhausse – allégresse contemplative –
 De l'innombrable au Seul. »
 Ou ce murmure, un soir : « Pour la vaine, l'obtuse
 Qui ne sait pressentir quel Souffle les effuse,
 Les dehors sont linceuls. »

Au labyrinthe familial j'erre, apatride,
 Sous le chuchotement des énigmes splendides
 Que sa voix réfractait...
 Tout à coup, des semblants, des brumeux simulacres
 Affranchi, l'horizon, dans un nimbe de nacre,
 Instaure la Beauté.

Alors qu'un astre en son brasier bleu or exulte,
 L'aube m'ouvre une conque où s'irise l'Occulte ;
 D'ombre encore grimée,
 L'apparence jaillit hors sa robe profane ;
 Parmi l'assomption du jour se filigrane
 L'orbe du Bien-Aimé.

Un souffle neuf révèle, en effleurant les roses,
 L'effluve du Vivant, ranime l'âme enclose,
 Obscurcie dans l'écart...

XLIII

Voici : quel aigle blanc déchire l'orpheline ?
Serre de feu, quelle merveille en moi culmine,
Débride mon regard ?

Le proche, le lointain, la ville auprès du fleuve
Où se fonce le ciel, vers l'Un furtif s'émeuvent,
Tournoiement de miroirs ;
Dans les yeux des témoins qu'embrase la Présence
L'Immobile – exalté l'hymne des sphères – danse,
Ebloui de Se voir...

L'Absoluteur, calme triomphe de lumière,
Evapore l'exil ; les mondes sans lisière
S'élargissent vers Lui,
Hors l'abîme, en Lui-même, éperdus, se propagent :
Je m'éprouve – ample vol suspendu sur les âges –
Eternel aujourd'hui.

Je me voue, abandon qui s'élève, au Sublime,
Les yeux fermés sur l'orient d'une aube intime,
Conduit vers le retour
Primordial : sous mes paupières le royaume
Indemne de l'enfance approche son plérôme
Du moyeu de l'Amour.

Je frôle en un soupir l'Unique sans atteinte ;
Dilaté vers l'obscur que n'ouvre nulle étreinte,
Ne songeant au salut,
J'écoute Son respir me scander le silence :
Toute chose fondée hors latence et mouvance
Au gré de l'Absolu.

**

Bon-Encontre
13/10/2002

XLIV

Elle peine au seuil d'un grand âge,
Toujours dans le labeur ancrée ;
Mais rien n'afflige le secret
Et le charme de son visage...

Si le masque, il semble, vieillit,
Perdure en elle une sveltesse
D'hirondelle avec l'allégresse
D'un rire sans ombre jailli

De l'enfance ! ... Alors tout s'éclaire
Sous la turquoise de l'azur
Où nous fûmes vers le futur
Jumeaux d'un seul amour solaire.

*

Bon-Encontre
15/10/2002

Souvenir

Les monts lointains sous un lavis d'ombre profonde,
 Occultés à longs plis par le soir... Sous l'écho
 En surplomb des clarines
 Des hameaux de granit masquent leurs rues sans nom.

Lisière d'yeuses confuses,
 De bruyères fleurant miel et mélancolie :
 Une croix vétuste présage au pérégrin des maisons hautes,
 Ombrageuses, leurs seuils tempérés de lueurs...

Sur un chemin de libre enfance
 (Agile, mon cerceau toujours
 Chante et, sur les pierres, dérive)
 Les yeux fermés, je m'en retourne à l'ancestral.

A demi reconnu... La tempête unanime
 – La méprise des chiens – s'apaise en repentir
 Aux grommellements troubles.

Ces regards frontaliers vers mon pas en suspens...
 Le parent que j'invoque :
 Mon appel sur le bord du perron fait blanchir
 Une brusque embrasure...

Pieux le souvenir
 Quand l'aïeul près de l'angle où somnole une jarre,
 Prend le pain retiré
 De la huche, l'accueille
 Par un signe de croix
 Sur la table noueuse, et le tranche à la ronde ;
 Sereine liturgie : ce parfum de bonté
 Dans l'ombre, qui nous frôle...

Rangés le retentir de cuivre des chaudrons,
 L'entre-choc caverneux des marmites de fonte,
 Voici : l'heure s'étire et dispose au repos
 Les paupières soyeuses...
 Et le temps n'est qu'un fil...
 Dans l'âtre, d'une vieille suie lustré, la souche se consume,
 Dissimulée sous une cendre où le feu parfois est soupir...

Transhume la mémoire...
 Hôte parmi les miens,

Je médite ces veuves :
 Leurs visages sillés d'épreuves, comme lourds
 De siècles, vers le nimbe
 D'une lampe où songer,
 S'inclinent... Des profils s'amalgament, s'opposent
 Au long des murs, géants primordiaux,
 Sombrant les ustensiles,
 Les coffres, le pétrin, d'un heurt silencieux
 Que ne daigne le chat hors son flegme poursuivre...

Aux rives du sommeil, proche d'un crucifix
 Lugubre, sous les poutres
 Courues d'incertaines rumeurs,
 Se blottit la mémoire auprès d'une blonde veilleuse à huile
 Qui vacille et prolonge un berceau désuet
 En navire... La nuit rustique et vénérable
 Jonche de son troupeau scintillant ma torpeur
 Au creux d'une haute lucarne à semblance de meurtrière...
 L'âme, embellie mystérieuse, s'endort sur
 Les pleurs d'une plainte en forme de cithare.

*

Sans un bruit prélude le jour,
 Sauf la bûche poudrée qu'une vieille fustige...
 Juvénile un oiseau
 Vocalise parmi les hampes d'asphodèles...
 Le soleil se délivre : un orbe de carmin
 Qu'une trouée de brume estompe entre les cimes.

Je sors vers le parfum d'un monde inoublié...

Écoutée la fontaine où nulle femme encore,
 D'un châte assombrie, ne soutient,
 Noble lenteur, sa cruche comme une tiare...

Sous le grand âge des noyers dont les cimes rondes s'embuent
 Des sortilèges de l'aurore,
 Assentiment à ces réseaux de parentèle aux seuils subtils
 Qu'un éveil atavique flaire,
 À ce banc simple sur la place où ce vieillard de ma lignée
 Avant midi renoue souvenir et mutisme...

Je m'éloigne, laissée, hors la courbe aux orties,
 L'orée ultime à la naissance de la brise,
 Vers les châtaigniers, suzerains
 Massifs des fougères : leurs frondes

XLVII

Sous un tendre cristal de rosée qui chatoie
Se dépriment, de bogues
Béantes constellées...

Sereines frondaisons

Naguère apprivoisant les espaces déclives
Et repoussant l'inculte au mufler de ronciers,
Vous m'accordez votre profonde solitude,
Pressenti sur les hauts de l'immémorial
Le berger qui porte au Mystère,
Offrande à bout de bras, l'agnelle nouveau-née,
Fléchie, marbrée d'aurore.

Jardins primordiaux, le jour où la maison, de rêverie
Cerne les braises sous le séchoir en novembre,
Quand la bruine ensevelit les monts voisins,
Forêt propice à conquérir les versants d'ombre,
Grands vergers civilisateurs
Faits pour transmettre l'homme à l'homme,
Dans le maintien fier, le labeur frugal,
Vous m'accordez votre silence...

Feuillages fastueux,
De vos graves remous de marées sous les souffles
Qui vous rudoient, j'ai plus que souvenir :
Vous régnez dans mes strophes.
De vos montagnards jour à jour, ahan sur effort, dessouchant,
Terrassant les pentes rétives,
En moi se perpétuent, arc-boutés vers l'humain,
L'ardent labeur et le vouloir opiniâtre.
J'écoute, comme vous,
Sous l'innombrable d'une langue ajourée de lumière pure
Où ma feuillaison s'accomplit,
Mûrir une amande secrète.
Cime plurale, de rafales fréquentée,
Que l'embrun intrépide poudre
Parfois, je suis, dans la puissance du granit
Instauré, l'insulaire où se greffe le monde...

Sentier vers le sous-bois, fraîcheur
Sous les futaies qui modulent : fauvelles ? ...
Sur les stries des rameaux, le ciel : mésange bleue...
La sylve noble, à la sueur des âges
Propagée, de taillis s'aveugle ; le chemin
S'obscurcit sous l'impénétrable
Nouant d'une revêche anarchie le terroir.
Le flâneur se surprend à mimer de mains vaines

XLVIII

La hache... Les fourrés foisonnent ; l'abandon
Usurpe la forêt fossile ; à bout de souffle j'interroge
Le sanctuaire déserté.

*

Vers moi, comme hélé, l'appel de l'altitude...
Pays d'un seul versant...
De l'étroite rivière où la truite scintille
Au péril du trident, des prairies sous vergers
Pesamment gravies vers les herses
Des échaldas masquant les potagers abrupts
Des maisons liminaires,
Je me défais, marcheur paisible à grand respir...
La frontière onduleuse
De la châtaigneraie s'éloigne, rumeur de jusant...
Pareil à celui de jadis dont j'épiais les loirs gris perle,
Un cortège princier selon le souvenir
M'entoure de ses hêtres,
Feuillages de sinople et fûts de lisse argent
Où des vols chuintent...
J'écoute choir
Sur un humus léger leurs faines...

Cet oiseau d'autrefois dans les branches froissées...

L'asile aux diaphanes
Ramures m'enveloppe en ses nimbes changeants :
Nef profonde et profuse où des orgues soupirent,
Pénombre d'ambre vert où la frêle orchidée,
En son pourpre dépli surprise, ne dérobe
A ma pause essoufflée son intime splendeur...

Je chemine, investi d'un vaisseau de silence
Sur piliers vaporeux :
Oraison comme infuse,
Plénitude allusive, au plus ample de moi...

Quelle ogive soudain s'ouvre sur un solstice
D'allégresse, me rend, sous un ciel ébloui,
Le sourire d'une clairière ?...

Je me hausse, disjoint
De l'emprise des arches,
Longé d'un lent parfum :
Des aulnes dans leurs combes ?
Libre hors le couvert au lacis de cimiers

XLIX

Je respire en alpage ; échine des pelouses :
Un souffle feutre leur velours,
Disperse des appels de clarines furtives,
Abandonne une odeur indécise de suint...
Négligée à main gauche
La neige opiniâtre, archipel de l'ombrée,
J'ai souci de la cime,
Côttoyant le pourtour de puissants éboulis
Rayonnants d'immortelles.
Solaire, tout l'azur,
Coupole translucide,
Equilibre sur le sommet une vaste libration.
Nulle ombre de rapace
Sur les escarpements
Ne se rompt, ne s'effile...
Je chevauche, debout
Sur la crête fraîche, l'abrupt, le grandiose.
Imperceptibles, des troupeaux
Cèdent aux souffles apatrides
Leurs tintements disséminés. Plus bas, lointains,
Voilés de gravité bleuâtre, persévèrent
Des hameaux : leurs fumées
Obstinées de vivants, leurs reliques de pierre
Sombre, scellées de volets clos, où les miroirs
Réverbèrent, poudreux, le vide et la pénombre.
Sur un promontoire aux vergers tavelés d'infimes tombeaux
Une église vers une suite
Funéraire affirme son glas...

Laisés le somptueux, l'immense, je réserve
Au regard le terroir immuable des morts,
L'indivis des anciens, les nouveaux sans partage,
Et la mer d'un bleu sourd en son calme plombé.

**

Bon-Encontre
16/11/2002

L

Nuit tardive alors que préludent
L'aube et l'épars : âme affranchie,
Sortir de l'ombre où ne blanchit
Nul orient d'infinitude.

Que présage ce cri muet
D'un éclair loin sur une cime,
A la jointure des abîmes
Par l'Obscur même remuée ?...

Menée l'intime caravane
Jusque sous le dôme du soir,
Déplie dans l'orbe où, sans pavane,

Effusés par un haut Vouloir,
Se laissent les astres mouvoir,
L'ange d'un hymne diaphane !

*

Bon-Encontre
23/11/2002

LI

Le voyageur

Il s'accroît vers le sceptre enneigé d'une cime,
Hors l'usuel – à bout de souffle la raison –
Négligeant les fumées d'un maussade horizon
Où les cités dans l'oubli de l'homme se miment.

Il s'éloigne, exhaussé, des charnels, du souci
De vivre dans le creux d'une tâche où clapote,
Indisponible, l'âme dupe, où le despote
Guette un confort lourd de morale impérite...

Il se ravive en un massif de solitude
Silencieuse : un col offre sous l'éclaircie
Un lac lointain au saphir de mansuétude.

Pour vous, inaccomplis dans vos similitudes,
Sous le ciel où parfois vibre la prophétie
D'un grand souffle, il instaure un verbe en altitude.

*

Bon-Encontre
25/11/2002

LII

Ne désespère, front coupable, si l'augure
Nous annonce, offusquant l'avenir d'un essaim
De cauchemars, que notre histoire est sans dessein
Comme un fleuve privé de source et d'embouchure.

Souffre sans regimber l'aval de l'aventure
Qui nous emporte, et n'oublie pas, sous le tocsin
Du doctrinaire au savoir borgne, que le Saint
Courbe sur l'univers une juste envergure.

Observe et souviens-toi quand la faute rature
Son Image en ce monde, et lorsque l'assassin
Dans l'innocence profanée se défigure.

Viendra le jour où l'homme absous de ses confins
Primitifs, haussera, transparent séraphin,
L'hymne que l'herbe et l'astre obscurément murmurent.

*

Bon-Encontre
27/11/2002

LIII

Aube allusive au seuil d'un azur présumé :
La vallée sous le jour s'évase plus profonde ;
Le fleuve vers l'ultime au large surabonde ;
Le versant se dispose, et s'exalte en sommet.

Du lointain, par un vol de pigeons acclamé,
Au proche, l'apparent sur l'Intime se fonde ;
Disjoint ce leurre où fable et réel se confondent,
Les choses s'amplifient dans leur flux vers l'acmé.

Tout, de l'obscur exténué se désencombre :
Les vestiges épars de l'échine que fut
La ténèbre ocellée, s'estompent sans refus.

Sous l'épiphanie s'évapore le confus.
Midi recouvre du regard de l'Un sans nombre
Le royaume accompli, rédimé de son ombre.

*

Bon-Encontre
03/12/2002

LIV

Je récite, à loisir voisins l'astre et l'ombelle,
Le monde, et je fréquente un Livre de splendeur :
Des roses pourpres, d'un grand Parc m'ouvrent l'odeur
Sous des Anges fervents comme vols d'hirondelles.

L'âme effleurée par une brise originelle
Ose l'espoir – éteint le blâme en profondeur –
D'être en Lui restaurée, juvénile candeur,
Au séjour perdurable où la Grâce ruisselle.

Elle se rêve devenir paisible ancré
Dans l'ultime Retour et l'oubli du Décret,
Sous l'infini d'une embellie où rien ne sombre ;

Elle pressent, libre de l'heure et de toute ombre,
L'ineffable royaume, et d'aurore nacré,
Où l'Unitude a le sourire du secret.

*

Bon-Encontre
05/12/2002

Dhikr

Remémore au profond de l'orbe intérieur,
 De majeure présence
 Irisé, la Nuée sombre où l'Antérieur
 S'investit de silence.

Evoque le Mystère avant que Son expir
 Sur le seuil du royaume,
 Dans l'immensité vierge et libre d'avenir,
 N'effuse le plérome.

Invoque, au plus subtil de Son ombre enfouie,
 La Splendeur qui murmure
 L'espace où se prononce en miroirs éblouis
 L'essor des créatures.

Aie souvenir du Souverain quand l'innommé
 Du vide s'illumine
 Par le Verbe : Univers de feux diadémé
 Au bord de l'origine.

Rappelle à l'équivoque, en son désir amer,
 Prompt à la forfaiture,
 La foudre ou l'embellie du Vrai quand, vers la mer,
 Suffoque l'embouchure.

Récite au cœur épars, lointain, fluent, distrait
 Par l'oubli de l'Intime,
 Le Vigil qui toujours S'approche, au plus secret
 S'épanche, magnanime.

Psalmodie l'Apparent des choses propagées
 Qu'Il éveille et module,
 Et l'Obscur au moment où le monde abrogé
 En Son inspir s'annule.

Sous l'envol où s'annonce enfin l'Ange du soir,
 Chante sur des vocables
 De limpide saphir ocellé de bleu-noir
 L'aile de l'Ineffable.

*

Le profane, injuste, bougonne,
S'obstine, à l'orée du refus,
Sous l'Affectueux qui façonne
La courbe où l'univers profus
A Sa louange s'abandonne.

Purifie tes jours hors l'épars,
Le vil, le sombre de la chute,
L'exil que farde maint départ,
La tristesse des vaines luttes
Sous l'orage flammé d'épars.

Hausse vers l'ultime naissance
L'âme en svelte vol convertie,
Tout illuminée d'allégeance,
Sous la coupole où l'investit
Le Suprême de Sa présence.

Désertées les péripéties
Pour le seuil où les Anges tintent
Sous une éternelle éclaircie,
Deviens, toi qui fus labyrinthe,
Sanctuaire où l'Un officie.

*

Bon-Encontre
14/12/2002

LVII

Voyageur vers les hauts de l'Être sans balises
Hormis le Proche, il laisse loin les orpailleurs
Du monde, et les rappels hurlés des vétilliers
Qui, d'interdits au ras des choses, rivalisent.

Il sonde le plural où l'Un s'épiphanise
Tandis que les grands clercs, ignares tutoyeurs
Du Verbe, et de la Loi funèbres guerroyeurs,
Font du Livre une idole aux sanglantes méprises...

Au plus profond le Singulier le favorise,
L'entraîne à devenir sans mesure un ailleurs
Turquoise et or de frondaisons moirées de brise ;

A même la patrie l'âme neuve, indivise,
Fait retour, dans l'immense, au secret du Veilleur
Qui, par-delà les infinis, seul S'infinise...

*

Bon-Encontre
15/12/2002

LVIII

Des remous de la mort au ressac des amants,
Du hennir de l'aurore au fleuve qui renâcle,
Des hauts de l'allégresse à la morne débâcle :
Au cours comme au décours du monde, assentiment.

Gouverne au jour le jour aisance et dénuement,
Attentif au brisant qui nous gronde un oracle,
A la houle du monde où respire un miracle,
Vers les passes de l'Un risqués proue et gréement.

Immense, le visible étale une envergure
Posée sur le mystère : il suffit d'un égard :
Elle courbe un envol dispos à ton augure.

Louange l'advenu – le serein, le hagard –
Sans désaveu, dans le miroir de ton regard
Où l'apparent hors de l'envers se transfigure.

*

Bon-Encontre
21/12/2002

LIX

La soie, le velours adventices
Laissés, la svelte aux seins menus
M'incurve l'abord ingénu
De ses lombes, vierges prémices.

Faveur craintive sous l'auspice
D'un érable : je m'insinue
Vers la touffe ombreuse, inconnue,
Flattées les franges d'un calice.

Fastueuse, alors que je lisse
D'une puissance au sceptre nu
L'approche d'un détroit charnu,

Elle se cambre vers l'esquisse
D'une offrande encor retenue
A rompre d'un âpre délice.

*

Bon-Encontre
22/12/2002

Nuit primitive alors que sombrent les semblances
Dans le mystère où Bételgeuse suit Rigel,
Aube très loin sur des sommets lustrés de gel :
Un soupir évasif qui défait le silence,

Chair où s'expose la splendeur de l'Innommé
Dans le golfe et le galbe infuse, chevelure
Parfumée d'infini, femme qui se murmure
La louange de l'Un réfléchi par l'aimé,

Chemins vers Lui dont la faveur subtile trame
De signes purs les horizons comme les âmes,
Quand midi tourbillonne, immobile moyeu,

Déroulement sous le Témoin* des choses mêmes
Où les mots louangeurs se tissent : le poème
Scintille, damassé de Ses Noms somptueux.

*

Bon-Encontre
31/12/2002

* Témoin : Coran : XLI 53 :
Ne suffit-il que ton Seigneur de toute chose soit témoin ?

Table

- I. Jumelles, sur l'azur elles fument debout
- II. Sous un vieil orme, nonchaloir
- III. Zerhoun
- IV. En moi la mer, fureur obsessive cabrant
- V. La nuit, sur l'horizon veiné d'aigue-marine
- VI. Quand le mystère en Ma présence, comme brume
- VII. Porte el – Mansour
- VIII. Alors je fus l'écoute à même l'infini
- IX. Aube
- XI. Pour les enfants de Palestine
- XIII. Le milan, d'un azur solaire
- XIV. Foison calme, du Cygne à la Vierge essaimée...
- XV. Ksar
- XVI. Auprès des saules, des roseaux, tourne ô mémoire étincelante
- XVII. Décombres de Jénine
- XVIII. Femme douce qui ne simule
- XIX. A genoux, chevelure
- XX. Maror
- XXVI. Aux veilleurs
- XXVII. Sur un haut-fond l'océan, le fleuve essoufflé
- XXVIII. L'aurore, flux d'une éternelle transhumance
- XXIX. Quand la lisière entre le sable
- XXX. Sous les claies de roseaux ruisselle
- XXXI. Quand s'estompe le bruit grégaire où se distrait
- XXXII. Hors entraves
- XXXIII. Lèvres de l'aimée que je loue
- XXXIV. Aube, senteurs parmi les souffles profilées
- XXXV. Encline à me gagner
- XXXVI. Permise la venelle au pas du pérégrin
- XXXVII. Je devêts de leur gaze
- XXXVIII. Sa robe nuptiale
- XXXIX. Le voyage
- XLIV. Elle peine au seuil d'un grand âge
- XLV. Souvenir
 - L. Nuit tardive alors que préludent
 - LI. Le voyageur
 - LII. Ne désespère, front coupable, si l'augure
 - LIII. Aube allusive au seuil d'un azur présumé
 - LIV. Je récite, à loisir voisins l'astre et l'ombelle
 - LV. Dhikr
 - LVI. Le profane, injuste, bougonne
 - LVII. Voyageur vers les hauts de l'Être sans balises
 - LVIII. Des remous de la mort au ressac des amants
 - LIX. La soie, le velours adventices
 - LX. Nuit primitive alors que sombrent les semblances